



Bakalans étichés de la rivière Ogo-Wai (voy. p. 212). — Dessin de Théron d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

## LE GABON,

PAR M. LE D<sup>r</sup> GRIFFON DU BELLAY, MÉDECIN DE LA MARINE.

1864-1869. — TEXTE ET ILLUSTRATIONS

Visite aux Fans ou Pahouins. — Simplicité du costume. — L'Ho. — Armes singulières. — Flèches empoisonnées. — Danses guerrières. — Cannibalisme. — Le gorille. — Chasse aux éléphants.

Des villages bakalais aux villages pahouins il n'y a qu'un pas. Le premier que je visitai en 1862, en compagnie de deux officiers de la division navale, venait de s'établir tout récemment sur les bords d'un canal tortueux affluent de la rivière Como.

Après mille détours dans cette espèce d'arroyo, nous arrivâmes devant une pointe culminante. Une case qui s'y trouvait pouvait passer pour la hutte de quelque indigène ami de la solitude, mais était en réalité le poste avancé d'un village que les arbres nous cachaient encore et qui se tenait sur la défensive. On nous avait bien dit que les Pahouins, race véritablement guerrière, étaient toujours sur leurs gardes et difficiles à surprendre. En effet le tertre se couronna subitement d'une multitude de guerriers, grands et petits, car les enfants eux-mêmes accouraient maniant des sagayes proportionnées à leur taille. Au milieu d'eux apparut le chef portant en javelines et couteaux de guerre tout un arsenal. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, grand, vigoureux, le visage osseux, le front saillant, les tempes aplaties et élargies par la section des cheveux, bien bâti quoique avec des bras longs

et grêles, et la poitrine tatouée de fort laides cicatrices. Pour tout costume il portait une peau de bête fauve à la ceinture. Son accueil fut plus que froid, mais l'éloquence de notre interprète et surtout l'espoir de quelques cadeaux déridèrent sa physionomie. D'ailleurs, si ces gens n'avaient jamais vu de blancs, ils n'ignoraient pas notre existence, et notre visite sans être attendue ne les surprenait qu'à demi. Quelques feuilles de tabac distribuées à la ronde mirent tout le monde de bonne humeur; les visages s'épanouirent et nous montrèrent de formidables rangées de dents limées et pointues, dont l'aspect s'accommodait on ne peut mieux à la réputation cannibale des gens qui en étaient armés. La glace était rompue, et le cercle farouche s'ouvrit devant nous.

Le village, qui était à deux pas de là, pouvait passer comme du reste la plupart de ceux des Pahouins pour une espèce de forteresse. Les deux ou trois cents cases qui le composaient faisaient deux lignes continues parfaitement parallèles, bordant une large rue dont un corps de garde barricadait chaque extrémité. Sa population était vraiment remarquable et d'un type tout particulier. Il est impossible d'ailleurs de ne pas être frappé tout d'abord de l'originalité de cette race pahouine.

1. Suite et fin. — Voy. pages 257 et 273.

Les enfants sont vifs, espiègles, intelligents, d'une figure régulière et agréable. Leur tête est allongée, leur front large et proéminent; leurs yeux sont grands et doux. Malheureusement cette physionomie sympathique se modifie quand ils arrivent à l'âge adulte. Vers quinze ou seize ans, à l'époque où les passions se développent, le type de race s'accroît. L'embonpoint disparaît, les pommettes deviennent extrêmement saillantes, les tempes s'excavent, le front acquiert de plus en plus une proéminence qui donne aux Pahouins un cachet tout particulier, et ne permet jamais de les confondre avec les M'Pongwés ou toute autre tribu gabonaise.

Les femmes ont aussi la tête allongée et le front saillant; mais elles ont rarement le visage osseux et amaigri du Pahouin. Elles ont de l'embonpoint, trop peut-être, sans jamais arriver à l'obésité, infirmité à peu près inconnue aux races noires. Leur main étonne souvent par sa petitesse et la finesse de son attache. Ce qui n'empêche pas ces beautés charnues et peu vêtues d'être parfaitement laides et de rares exceptions près; et malheureusement chez elles l'art vient bien mal en aide à la nature. Ce n'est pas qu'elles ne soient coquettes. Elles couvrent leur poitrine de colliers comme les Gabonaises, et attachent à leurs cheveux une multitude de grappes de perles blanches très-fines qui tombent sur leurs épaules et descendent devant leurs yeux et leur fouettent le visage, parure originale et d'un bon effet. Leurs bras et leurs jambes sont garnis de bracelets en cuivre ou en fer poli qui ressemblent ordinairement à de longs ressorts à boudin. Les jeunes mères s'enlaidissent à plaisir en se barbouillant des pieds à la tête, et je ne sais trop pourquoi, avec une décoction de bois rouge. Elles portent un large baudrier tout couvert de coquilles de cauris, et dans l'anse duquel repose leur enfant à la mainelle. De vêtements proprement dits, ces dames n'en ont point, et je n'en parle que pour mémoire.

Mais elles ont l'ito, un ornement qui est bien à elles. C'est un morceau d'écorce rouge plissée qui se passe sous la ceinture, et dont l'extrémité s'étale en éventail au milieu du dos, comme la queue épanouie d'un dindon qui fait la roue. Si ce volatile existait dans le pays, on croirait volontiers qu'il a servi de modèle à l'inventeur de ce bizarre accoutrement. Cette étoffe souple et résistante, teinte en rouge avec une décoction de bois de santal, est empruntée à l'empien, qui n'est autre chose qu'un figuier; cet arbre qui d'après la tradition, a fourni jadis des vêtements à nos premiers pères, habille donc encore aujourd'hui des gens presque aussi voisins qu'eux de l'état de nature.

Telle était la population singulière au milieu de laquelle je me trouvais pour la première fois. Je l'ai revue fréquemment depuis, mais surtout dans les villages moins éloignés de nos établissements, où elle commence déjà à perdre son originalité. Chasseurs et guerriers, la première chose que les Pahouins empruntent aux Européens, ce sont des fusils, puis des étoffes et les oripeaux grotesques qui ont fait de tout temps le

bonheur des peuples noirs. C'est dans un de ces villages pervertis en quelque sorte par notre contact que M. Houzé de l'Aulnoit a pris les types que nous présentons plus loin à nos lecteurs. Le chef dont la tête est coiffée d'un kolbach, a bien les caractères physiques de sa race, mais combien est préférable à son ridicule accoutrement la vraie tenue de guerre du Pahouin primitif!

Les armes de ce peuple ne sont pas moins caractéristiques que son costume. Habile à travailler le fer, industrie inconnue aux autres tribus, il en fait des sagayes, de grands couteaux de combat à pointe très-aiguë et d'un dessin élégant, arme qui doit être terrible entre les mains d'un homme courageux; des couteaux plus courts destinés à divers usages; des herminettes, des haches excellentes et d'une forme remarquable; et enfin une arme singulière, hache ou couteau comme on voudra l'appeler, qui représente tout à fait le profil d'une tête d'oiseau emmanchée sur un con fortement cambré; une rainure qui divise le bec en deux parties et un trou qui représente un œil ne laissent aucun doute sur l'intention du dessinateur. M. du Chailu dit que ce bizarre instrument se lance à distance à la tête des ennemis. J'ai entendu dire de mon côté que c'était une sorte de couteau sacrificateur destiné à immoler des victimes humaines, victimes sacrifiées non pas aux dieux d'une religion féroce, mais tout simplement à l'appétit des officiers. Un coup de pointe appliqué sur la tempe fait une blessure mortelle, et la partie courbe sert ensuite à pratiquer la décollation de la tête.

Toutes ces lames sont d'un bon travail, et bien supérieures à la plupart des sabres ou couteaux que le commerce fournit habituellement aux populations africaines. Elles sont en outre ornées de dessins gravés, de nervures et parfois même d'incrustations de cuivre qui témoignent du bon goût de l'ouvrier. L'outillage de leurs forgerons est des plus simples. Il se compose en somme de deux petites enclumes à main, l'une fichée en terre et l'autre servant de marteau; ils chauffent le fer à un feu de bois animé par un soufflet à double courant assez ingénieux. C'est un bloc de bois de quelques centimètres de hauteur dans lequel sont pratiquées deux cavités cylindriques parallèles munies chacune à leur partie inférieure d'un tube porteur. Chaque cavité est recouverte par une peau très-mobilité à laquelle s'adapte un manche de bois. Cet opercule en s'élevant et s'abaissant successivement, aspire l'air et le rejette. Ce sont donc deux corps de pompe combinés dont le jeu alternatif donne une machine soufflante à effet continu. Ce soufflet simple et commode paraît d'ailleurs être connu de tout le continent africain, car le capitaine Spoke l'a trouvé parmi les populations de la côte orientale, et le *Tour du Monde* en a donné un très-bon dessin (page 293, année 1864).

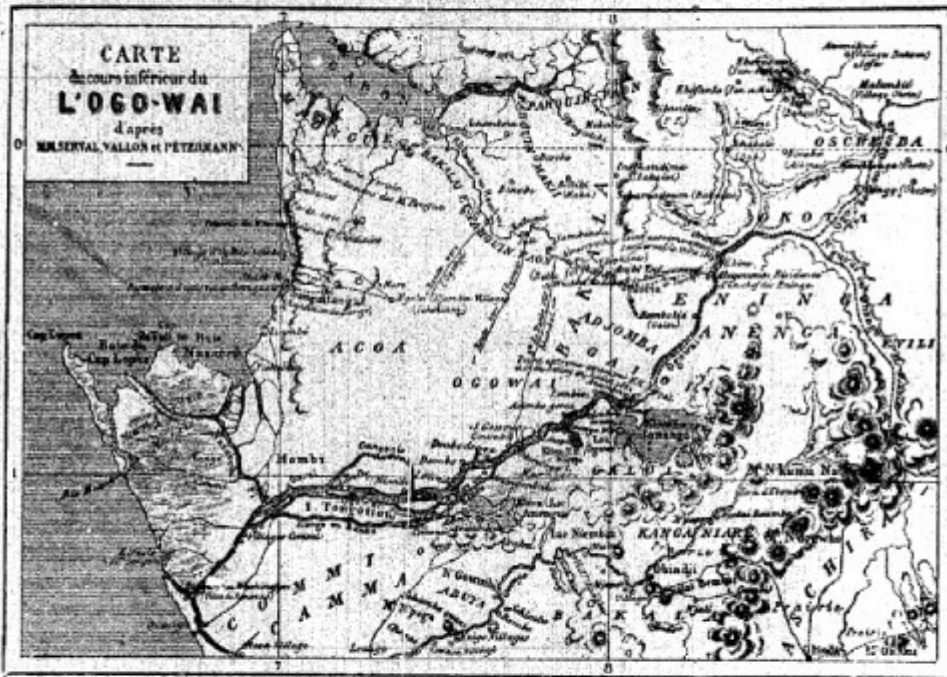
Mais l'arme la plus dangereuse peut-être du Pahouin et qui lui est plus spéciale que toute autre, est une arbalète avec laquelle il lance des petites flèches de bambou empoisonnées. Cette arme exige de celui qui s'en sert une grande vigueur, car il faut l'effort du corps tout

entier pour l'armer; mais comme elle se détend sous une légère pression et peut s'épauler comme un fusil, elle ne manque pas de justesse. Quant au poison dont la flèche est enduite, ses effets sont terribles. On doit toujours accueillir avec une certaine réserve les récits des naturels et même ceux des voyageurs sur de pareils sujets. Mais un habile physiologiste, M. Pélikan, me vient très à propos en aide, par une communication qu'il a faite récemment à l'Académie des sciences. Il a expérimenté cette substance, dont j'ai déposé des échantillons à l'Exposition coloniale, et reconnu en elle un des poisons qui agissent sur le cœur avec le plus de violence. Il s'agit des graines d'une plante grimpante nommée *onaye* ou *incé*, qui appartient à la famille des

apocynées, peut-être au genre *échytes*, et qui est très-rare, du moins autour de nos comptoirs.

L'arc avec sa flèche empoisonnée est plutôt une arme de chasse que de combat, car la nécessité de s'asseoir pour l'armer la rendrait incommode dans une lutte.

Quand nous eûmes parcouru le village, mes compagnons et moi, furetant dans toutes les cases, et y rencontrant à chaque pas des armes ou des objets inconnus aux Gabonais, nous revînmes à la case du chef. Des tamtams arrivèrent en toute hâte avec d'autres instruments de musique, basés sur le principe de l'harmonica, et tout le village entra en danse. Les femmes qui portaient l'ito avaient mis un soin tout particulier à en étaler l'éventail; il est clair que c'est sur le trémousse-



Échelle 1:100,000

ment de cette parure excentrique qu'elles fondaient l'espoir de leur succès. Leur danse est peu compliquée. Deux longues files de danseurs et de danseuses, conduites chacune par un coryphée, serpentent devant l'orchestre, se cherchant et s'évitant tour à tour, s'animant peu à peu, pour finir par les gambades les plus extravagantes.

Peuple éminemment guerrier, les Pahouins ont de véritables danses de caractère dont je n'ai pas été témoin, mais que m'a plus d'une fois racontées mon collègue, M. le docteur Touchard, qui a longtemps vécu auprès d'eux, et à l'obligeance duquel je dois plus d'un renseignement intéressant. Deux guerriers s'avancent l'un vers l'autre armés de toutes pièces et la tête cou-

ronnée d'une large aigrette en plumes de tourako ou de merle métallique. Ils portent au cou un collier de dents de tigre; à l'épaule gauche est suspendu un grand couteau de guerre enfermé dans sa gaine en peau de serpent; à la ceinture, une peau de bête sauvage et un poignard large et court; dans la main gauche, un faisceau de sagayos; au bras droit, un large et épais bouclier en peau d'éléphant. Quand ces personnages, bardés de leur formidable arsenal, se livrent à des passes d'armes, les narines dilatées et respirant la guerre, la bouche entr'ouverte et laissant voir leurs dents acérées, on sent qu'on est en présence d'une population vraiment énergique.

Les Européens qui ont eu occasion de vivre parmi:

eux, sont unanimes à les tenir, malgré leur cannibalisme, en plus haute estime que les autres races du Gabon. Ce cannibalisme d'ailleurs est-il chez eux une simple affaire de cruauté? Cela n'est pas croyable. M. du Chaillu, dans la relation de son voyage chez les Pahouins ou Fans, comme il les appelle avec plus de raison, me parait avoir singulièrement géré cet appétit de chair humaine. A l'en croire, l'unique village

qu'il a visité n'était qu'un vaste charnier. Ce ne sont partout qu'ossements humains et chairs pantelantes. Il a évidemment chargé le tableau. Les officiers français connaissent aujourd'hui beaucoup de villages pahouins, et n'y ont trouvé que rarement des traces d'anthropophagie. Dans ceux qui nous avoisinent, les mangeurs de chair humaine se cachent, non par crainte de notre intervention, qui ne peut pas encore s'imposer, mais



Guerrillers pahouins. — Dessin de Gastelli d'après une photographie de M. Houzé de l'Aulnoit.

par une sorte de pudeur qui les empêche de se livrer à leurs goûts odieux devant des gens qui ne les partagent pas ou même devant leurs enfants. Cette réserve très-remarquable, qu'on a déjà observée chez certaines peuplades de l'océan Pacifique, prouve une fois de plus que le cannibalisme est un fait réellement contre nature, qui a trouvé son excuse première dans la misère, et doit disparaître avec elle, ou du moins ne peut se maintenir que comme exception, sous l'influence de

l'exaltation religieuse ou guerrière. Les Pahouins viennent de loin. Leur habileté à la chasse, leur inaptitude absolue à conduire les pirogues, prouvent qu'ils ont toujours habité les hauts plateaux de l'intérieur couverts de forêts, et probablement dépourvus de ressources. Ils en ont rapporté et conservent encore l'habitude de s'abattre sur tout ce qu'ils trouvent. Les serpents, les insectes, les viandes corrompues, rien n'échappe à des appétits obligés de se contenter des rebuts de la nature,

et l'anthropophagie est la conséquence presque forcée d'un pareil dénuement. Mais cette barbare coutume qui existe aussi chez les Bakalais, tend à disparaître d'elle-même, à mesure que ces peuples perdent leurs habitudes nomades pour faire dans notre voisinage des établissements réguliers.

Leur organisation ne diffère pas sensiblement de celle des tribus voisines. Comme chez les anciens Germains, c'est un système de composition qui est la base de leur

code criminel; le sang ne se paye pas par le sang, mais par une amende. La polygamie est moins effrénée chez eux que chez les M'Pongwés, les mariages moins précoces et les mœurs moins relâchées. Leur religion paraît être un fétichisme modéré.

Malgré les quelques cultures auxquelles ils se livrent, la chasse est encore une de leurs principales ressources, en même temps qu'elle est leur plaisir favori. Parmi les hôtes que recèlent leurs forêts, deux sont à peu près



Jeune femme de la tribu des Pahaïssa. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Houé de l'Aulnoit.

inconnus aujourd'hui aux environs de nos comptoirs et sont bien faits pour exciter leur ardeur, ce sont l'éléphant et le gorille.

Le gorille ou d'ginna est un singe gigantesque exclusivement propre à cette région et qui n'est connu que depuis l'occupation française. Plusieurs individus de cette espèce avaient déjà été envoyés aux collections de Brest et du Jardin des Plantes par des officiers et surtout par des médecins de la marine, quand la curiosité

publique fut vivement éveillée, il y a quelques années, par les récits de chasse de M. du Chaillu, et par les liens de parenté qu'on prétendit trouver entre le gorille et l'espèce humaine. Il fallait y mettre un peu de complaisance. Voici en quelques mots le portrait de cet étrange quadrumane.

Taille égale ou même supérieure à celle de l'homme. Largeur d'épaules presque double et par conséquent développement énorme de la poitrine. Tête extrêmement

grosse, enfoncée entre les épaules, formée d'un massif facial monstrueux et d'un crâne relativement petit; sur celui-ci, une crête très-élevée sert d'attache à des muscles puissants destinés à mouvoir une mâchoire d'une force prodigieuse; nez aplati, front foyant, cerveau petit et imparfait; bras extrêmement forts, qui descendent jusqu'aux genoux; membres inférieurs trop courts; mains bien faites; massif postérieur du pied incomplet et impropre à une longue station verticale; poil noir et ras recouvrant tout le corps.

Tel est ce singe monstrueux que les noirs redoutent à l'égal des animaux les plus féroces. Son rôle est grand dans les récits superstitieux du pays, et pourtant, comme tous les individus de sa race, il n'est pas carnivore et paraît ne se jeter sur l'homme que s'il s'en croit attaqué. Il se laisse approcher à bonne portée par le chasseur, heureusement pour celui-ci, qui serait inévitablement perdu s'il ne le tuait pas sur le coup. La vie paraît d'ailleurs s'échapper assez facilement de ce corps monstrueux, car tous ceux que j'ai vus avaient succombé à des blessures qui n'eussent pas toujours été pour l'homme immédiatement mortelles. La capacité de sa poitrine et un appareil de renforcement très-singulier dont son larynx est pourvu, donnent à sa voix un développement effrayant; mais le vagissement du petit gorille ressemble à s'y méprendre à celui d'un enfant irrité, et, n'était son corps velu, on le prendrait à première vue pour un petit négroillon. Jamais on n'a pu réussir à l'élever. Quant à l'animal adulte, il ne semble guère possible de le prendre vivant.

L'éléphant, qui partage avec le d'ginna la royauté des forêts, est remarquable par le développement extraordinaire de ses défenses. On peut en juger par celles que M. de l'Aulnoit a eu l'idée de placer en supports de chaque côté du commerçant Ouassango comme des attributs de sa profession (voy. p. 296). Les Pahouins sont aujourd'hui les meilleurs pourvoyeurs du commerce de l'ivoire. Lors de leurs premières apparitions sur le Como, ils chassaient pour le compte des Bakalais qui leur fournissaient des fusils, et ne gardaient pour eux-mêmes que la viande abattue. Aujourd'hui ils sont armés et se passent de leurs voisins. Leur manière de chasser exige une connaissance parfaite des mœurs des éléphants. Ces animaux vivent souvent par troupes dans les forêts et n'y font pas de grands déplacements. Les Pahouins profitent de ces habitudes quasi sédentaires. S'ils ne les trouvent pas réunis en nombre suffisant, ils font de grandes battues, les inquiètent sans les effrayer et les amènent ainsi peu à peu à se concentrer dans un petit espace. Là ils les enferment dans plusieurs enceintes de lianes, barrière insuffisante sans doute pour arrêter des animaux aussi puissants, mais assez forte cependant pour entraver leur fuite. Quand tout est ainsi préparé, tous les villages environnants se réunissent, et, à coups de fusils, à coups de sagayes, commence un massacre qui n'est pas sans périls pour les agresseurs. Souvent ils ont recours à des aliments empoisonnés, parfois aussi à des pièges. Le

plus usité consiste à suspendre, au-dessus d'une trouée pratiquée dans le fourré et par laquelle le lourd animal devra nécessairement chercher à fuir, une énorme poutre pointue qui tombe sur lui quand il passe et lui casse la colonne vertébrale.

Telle est cette race pahouine, la plus intéressante à coup sûr de toutes celles qui habitent le Gabon, et bientôt la plus importante pour nous, car elle s'avance à grands pas vers nos comptoirs. On l'y voit venir avec plaisir, parce que s'il est possible de faire quelque chose du pays, c'est avec des gens aussi bien trempés. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, ce seront pour nous des sujets bien remuants et des auxiliaires difficiles à manier; s'ils sont habituellement assez doux et hospitaliers, ils ont aussi un caractère ombrageux et versatile, servi par une industrie et une énergie que peu de noirs possèdent.

#### EXCURSION DANS L'OGO-WAI.

La rivière Nazaré et l'Ogo-way. — Constitution du sol. — Le Condo. — Le lac Johangé. — Les Ashiras. — Les Iles Riches. — Objurgations. — Mirage.

J'ai raconté déjà qu'en 1862 des traités contractés avec les chefs du cap Lopez avaient rangé ce point sous notre domination. Il se trouve situé dans le delta formé par l'écartement des bouches de l'Ogo-Wai, fleuve alors à peu près inconnu. Le Nazaré, sa branche nord de déversement, devenait donc français. M. l'amiral Didelot, qui commandait alors en chef nos établissements de la côte d'Afrique, voulut y montrer notre pavillon et faire faire une rapide exploration de l'Ogo-way et des voies de communication qui pouvaient exister entre ce fleuve et les affluents du Gabon. — Il confia ce soin à M. le lieutenant de vaisseau Serval, capitaine du *Pionnier*, et à moi.

Le 18 juillet, c'est-à-dire en pleine saison sèche, nous entrions dans la rivière Nazaré. Mais elle avait baissé de deux mètres environ depuis la fin des pluies; elle baissait encore, et malgré son faible tirant d'eau, dès le lendemain le *Pionnier* s'échoua sur un banc de sable à soixante milles environ de l'entrée. L'expédition s'annonçait donc sous d'assez mauvais auspices. Nous n'étions plus alors dans le Nazaré, mais dans l'Ogo-Wai lui-même qui, étalé sur une vaste surface, nous offrait une magnifique perspective. Aux palétuviers avaient succédé des pandanus et des yuccas, puis, une grande quantité de palmiers à huile et d'énimbas, et enfin la riche végétation des forêts du Gabon.

Mais au milieu de ce beau panorama la navigation devenait difficile. Des îles et des bancs de sable commençaient à obstruer le cours du fleuve, et celui sur lequel le *Pionnier* vint s'échouer ne faisait qu'annoncer des obstacles plus sérieux. En effet, après avoir réussi le lendemain à atteindre le village de Dambo, à seize milles environ de notre premier échouage, il devint évident pour M. Serval qu'il ne pouvait tenter d'aller plus loin sans s'exposer à voir son navire emprisonné jusqu'au retour des pluies.

Il fallut donc continuer notre route en pirogue, moyennant

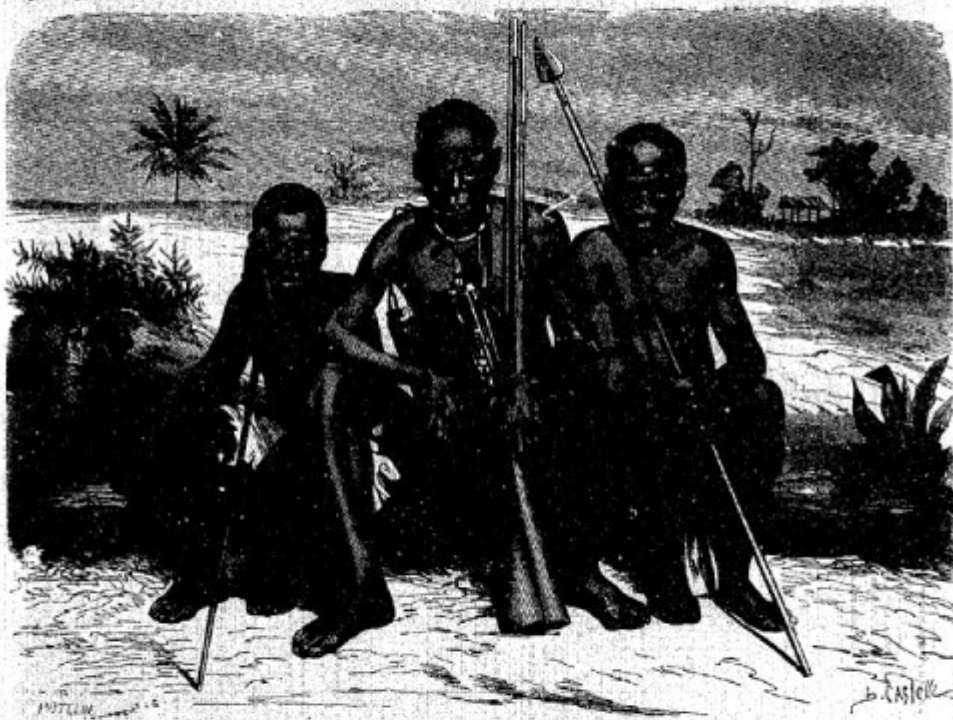
d'exploration pénible, plein de lenteur, et qui nous mettait à la merci de populations dont nous ne tardâmes pas à constater les sentiments hostiles.

Le village de Dambo était heureusement bien disposé pour les Européens. Son chef Ngowa Akaga nous accueillit avec cordialité, nous en fit avec bonhomie les honneurs, et le soir vint visiter le *Watanga* c'est-à-dire le grand navire des blancs; il se montra modéré dans ses étonnements et réservé dans ses expressions laudatives, ce qui était de sa part une véritable discrétion, car la louange est souvent chez le noir le langage de la convoitise. Il mit à notre disposition une de ses plus grandes pirogues avec deux hommes de son

village, et le lendemain nous partîmes, M. Servat et moi, n'emmenant avec nous que quelques matelots noirs. Le *Pionnier* rebroussa chemin pour aller nous attendre dans les eaux plus profondes.

Je ne veux pas relater tous les incidents de ce voyage fatigant qui ne dura qu'une vingtaine de jours, il est vrai, mais sans aucun repos.

Nous partions le matin de très-bonne heure; nous nous arrêtions dans quelque village pendant la plus forte chaleur de la journée, pour repartir immédiatement après et aller passer la nuit dans un village plus éloigné. Notre apparition avait mis la rivière en émoi. Poussés par la curiosité, alichés par l'espoir de quel-



Fans ou Pahouins. — Dessin de Castelli d'après une photographie de M. Hocot de l'Auroch.

ques cadeaux, tous les chefs voulaient nous voir et nous eûmes bientôt la preuve qu'il était peu prudent de les contrarier.

Nous venions de dépasser, sans le voir, le village important d'Aroumbé, et nous nous étions arrêtés pour donner du repos à nos hommes, quand arrivèrent une demi-douzaine de pirogues pleines de gens armés. Ils venaient nous inviter à retourner sur nos pas, et au besoin tenter de nous y contraindre. Quelques instants après arrivaient du côté opposé les pirogues d'un village que nous ne devions pas tarder à atteindre et qui venaient au-devant de nous. Il y eut grand palabre entre les deux troupes, et nous pûmes croire un instant que ce débat à main armée allait devenir sérieux. Enfin

tout se calma. Aroumbé se passa de notre visite, qui lui fut annoncée pour notre retour seulement; mais ses gens s'en allèrent rancune tenante, et il fut clairement établi qu'à moins de nous créer chaque jour de nouveaux embarras, il fallait descendre à tous les villages importants.

Nous avons ainsi visité successivement Gamby, Atchanka, Igané, habités par des populations originaires de la côte et venues évidemment par l'embouchure méridionale, tandis que celles de Dambo et d'Aroumbé que nous avions rencontrées jusque-là sur la rive droite, avaient des relations de parenté manifestes avec les Gabonais, et avaient dû remonter le fleuve par sa branche nord, la rivière Nazaré. Puis nous nous trouvâmes au

milieu de la race Galloise, la plus importante peut-être de l'Ogo-Wai, et qui se croit et paraît être en effet différente des autres, tout en parlant à peu près la même langue.

Je profitais de ces moments d'arrêt pour explorer les environs, et partout je retrouvai les mêmes cultures

qu'au Gabon. Je vis aussi quelques beaux plants de tabac cultivés comme plante d'ornement, dont les habitants ne savent pas tirer parti; il leur vient du Congo.

Je ne pouvais faire ces recherches que pendant nos relâches dans les villages, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée. Il me fut moins facile encore



Femmes de la tribu des Palatine. — Dessin de Castellé d'après une photographie de M. Houzé de l'Ainault.

de m'occuper du règne animal, car on ne peut guère chasser à pareille heure. Il me fut donc impossible de me procurer quelques animaux intéressants qui sont propres au pays, et particulièrement un fourmilier géant que M. le docteur Touchard a signalé comme un animal nouveau.

Ce que je pouvais voir de la constitution du terrain était aussi très-restreint, dans un pays où le sol est à peine gratté pour quelques rares cultures, et où les roches qui se montrent à la surface sont partout recouvertes d'un épais manteau de végétation. La diminution des eaux laissait heureusement à nu les berges du fleuve;





Village païroun. — Dessin de Théron d'après une photographie de M. Honzé de l'Australie.

la constitution de cette tranchée naturelle, qui est à peu près uniforme dans une très-grande étendue, permet de conclure à la structure même du pays, ou du moins de son écorce.

Partout en dehors des plaines marécageuses, ces berges se montrent sous l'aspect d'une couche épaisse de sable argileux plus ou moins compacte, d'une couleur ocreuse, dans laquelle sont empâtés de gros rognons ferrugineux mamelonnés à la surface, cellulés à l'intérieur, et dont la consistance varie depuis la friabilité la plus grande jusqu'à la dureté métallique. Souvent il s'y mêle des fragments de porphyre rouge ou de quartz; parfois l'argile change d'aspect, devient plus fine, plus blanche et passe à l'état de marne. Dans les points où la rive s'élève, ce sont des calcaires coquilliers qui en font la base ou bien des argiles compactes peuplées d'ammonites. Les habitants ne connaissent aucun minerai, pas même ceux de fer. Les armes ou les instruments qu'ils possèdent leur sont livrés par le commerce européen, par l'intermédiaire des traitants de la côte, ou bien leur viennent d'une population plus éloignée, celle des Ashébas, qui connaît comme les Pahouins l'art de travailler le fer.

Les bancs de sable de la rivière nous offrirent un fait singulier. Tous sont creusés d'excavations circulaires d'une parfaite régularité, mesurant un mètre vingt de diamètre et environ cinquante centimètres de profondeur. Ces espèces de cuvettes, dont la plupart étaient alors exposées à l'air par suite du retrait des eaux, sont l'œuvre d'un poisson très-commun le *condo*, qui les creuse avec son museau corné pour y pondre ses œufs, en adoptant pour l'agencement général la disposition exactement quinconçiale.

Nous nous proposons de remonter l'Ogo-wai jusqu'au point où il est formé par la réunion de deux rivières, l'Okanda et le N'Gounyai. Nous espérons y rencontrer des populations nouvelles, les Emincas qui semblent avoir des relations directes avec les affluents du Gabon, et peut-être les Osébas, qui paraissent ressembler beaucoup aux Fans Pahouins. Malheureusement les renseignements que nous recueillions à ce sujet variaient à chaque instant et le but semblait fuir devant nous. En même temps, l'accueil que nous recevions indiquait chaque jour plus de mauvaise volonté, et les objets que contenait notre pirogue ou que nous portions nous-mêmes excitaient de plus en plus l'envie. A Aroumba, des discussions eurent lieu pendant la nuit entre les gens du village, et la conclusion surprise par nos interprètes fut qu'on n'était pas assez fort pour nous dévaliser, mais que puisque le grand village de Bombolié, où nous devons arriver le lendemain, était prêt et nous attendait, ce qu'il y avait de mieux à faire était de nous suivre en pirogue pour prendre part au pillage.

Le résultat d'une pareille attaque n'était malheureusement pas douteux; pendant le jour elle n'eût pas été sans danger pour les agresseurs, mais pendant la nuit rien n'était plus aisé. Il était inutile de nous jeter dans d'aussi graves difficultés pour un résultat géographique

incertain. Nous nous rabatîmes donc sur le lac Eliva ou Jonanga que nous avions laissé sur notre droite sans l'explorer. Ses habitants ne méritaient pas, à vrai dire, beaucoup plus de confiance; mais cette exploration était nécessaire et nous offrit du reste une ample compensation.

Bien des raisons nous y invitaient. Les riverains de l'Ogo-wai, les Gallois surtout, n'avaient cessé de nous vanter l'étendue et la beauté de ce lac; enfin, et par-dessus tout, c'était pour eux un lac mystérieux, le sanctuaire de leur religion. On y était témoin, disaient-ils, d'apparitions extraordinaires. « On y voyait flotter dans les nuages les grands navires des blancs qui passaient au cap Lopez, c'est-à-dire à plus de cent vingt milles de là. Des génies puissants et jaloux y habitaient, d'apparitions extraordinaires. » On y voyait flotter dans les nuages les grands navires des blancs qui passaient au cap Lopez, c'est-à-dire à plus de cent vingt milles de là. Des génies puissants et jaloux y habitaient, et si un profane osait s'approcher des îles sacrées où ils avaient élu domicile, sa pirogue chavirait et il trouvait infailliblement la mort. Notre qualité de tanganis, c'est-à-dire de blancs, ne pouvait naturellement pas nous préserver de ce triste destin; bien au contraire, il n'y avait pas de plus mauvais passe-port pour un pareil voyage que la couleur de notre épiderme. — Ces récits étranges, que nous avions pris d'abord pour des conceptions purement imaginaires, nous avaient été répétés jusque dans les villages qui bordent le N'Goumo, rivière par laquelle le lac Jonanga se déverse dans l'Ogo-wai. — Il n'y avait pas à en douter, l'Eliva était décidément un pays intéressant, et méritait à tous égards notre visite.

Nous eûmes bientôt franchi le N'Goumo, joli cours d'eau qui n'a pas plus de deux kilomètres de longueur, et nous nous hâtâmes de gagner l'île d'Azinguibouri, où nous devions passer la nuit, et d'où nous pûmes assez bien nous rendre compte de la conformation du lac.

Découpé de mille façons, il échappe à toute description. Au fond des anfractuosités, des torrents nombreux lui apportent les eaux des hauteurs environnantes; mais il ne reçoit pas une seule rivière importante. Sa profondeur varie de quatre à six mètres dans la saison sèche; ses eaux ont une transparence parfaite, ande que l'Ogo-wai a partout une teinte rougeâtre singulière. A l'est, les terres s'élèvent rapidement, forment des replis étagés et aboutissent enfin aux monts Ashaukolos qui ferment l'horizon, et à travers lesquels l'Ogo-wai se fraye un passage.

Une magnifique végétation couvre ses rives. Les obs y acquièrent une grande beauté. La liane à caoutchouc y est abondante. Le palmier à huile est plus rare. Les plages sont couvertes de graminées; sur le bord de l'eau une jolie hémerocalle étale ses fleurs blanches; mais on n'y voit pas un jonc, pas une seule de ces plantes des eaux stagnantes qui décèlent la nature vaseuse du sol et trahissent à première vue l'insalubrité d'un pays. Le territoire du lac Jonanga est donc, je le crois, un pays sain.

La population très-disséminée est de race galloise.

Plus loin, derrière les monts Ashaukolos, sont les Ashiras, dont nous n'avons vu que deux représentants. Leur crâne étroit et fuyant, leur face massive et proémi-

nente, leur assignent un rang inférieur dans l'échelle intellectuelle. — Ils paraissent cependant industriels, et fabriquent la plupart de ces nattes fines et souples, connues dans le commerce sous le nom de nattes de Loango ou de Loanda. Comme les Pahouins, ils ont les dents limées et pointues.

Sur les versants boisés des monts Ashankolos, habitent les Bakalais que nous avons déjà vus au Gabon, race guerrière, qui exploite les Ashiras au profit des négriers, et n'épargne les riverains du fleuve que parce que ceux-ci leur servent d'intermédiaires avec les traitants de la côte.

Deux villages seulement du lac Jonanga leur appartiennent. Celui d'Azinguibouiri, où nous venions d'arriver, est gallois. Nous y fûmes accueillis avec cordialité. Le roi avait mis pour nous faire honneur ses plus beaux ornements, un pagne de cotonnade d'une propreté douteuse, et un chapeau blanc d'origine européenne qui semblait avoir payé par de longs services antérieurs l'honneur de couronner une tête royale.

Le lendemain, nous primes enfin la route de ces fameuses îles fétiches, dont on ne cessait de nous entretenir, ou plutôt de l'île d'Aroumbé qui est seule habitée.

Gardiennne naturelle des lieux saints de la religion galloise, elle doit à ce voisinage un privilège spécial; elle forme des féticheurs pour les autres villages, et son roi est lui-même un chef religieux important.

Nous fûmes accueillis sur la plage par une dizaine d'enfants à la figure intelligente voués au culte des fétiches, et vêtus à ce titre d'un costume assez bizarre. La pièce principale est un pagne bakalais retenu sur les hanches par une ceinture de perles blanches et orné d'arabesques, les unes de perles, les autres faites avec une sorte de chenille rouge; à son bord sinueux et festonné pendent des grappes de perles bleues et des sonnettes. Des colliers de grosses perles de toutes couleurs pendent au cou ou passent en sautoir; des bracelets en chenille rouge aux bras et aux jambes, des anneaux de cuivre jaune aux poignets et aux chevilles complètent ce costume original. Les petits féticheurs le gardent jusque vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, époque à laquelle ils sont initiés aux secrets de la religion, « ils voient le fétiche », selon l'expression reçue. Jusque-là le célibat est pour eux de rigueur. Une fois initiés, ils deviennent féticheurs en titre et rentrent dans la vie commune.

Accompagnés de ces lévites d'un nouveau genre, nous montâmes au village d'Aroumbé, où nous attendimes que le roi voulût bien nous honorer de sa visite. Il lui fallut un certain temps pour revêtir son habit de cérémonie qui méritait en effet des égards. C'était un uniforme ayant appartenu je ne sais à quelle armée, orné d'épaulettes de laine jaune à graines d'épinards, de galons de caporal et de boutons portant un relief trois anses superposés avec cette devise : *Ubique* (partout). Jamais devise fut-elle mieux justifiée? Et qui sait par quelles péripéties a passé cet habit de caporal avant de

venir au fond de ce lac inconnu servir de vêtement à l'apparat à un vieux roi nègre?

Si l'habit pouvait passer pour riche, le reste du costume donnait, hélas! une médiocre idée de la fortune de ce roi-pontife et de la ferveur des fidèles du pays.

Yondogowiro, ainsi se nomme ce bizarre personnage, n'est pas, à vrai dire, le grand chef de la religion. Celui à qui appartient cette autorité dont il est difficile d'apprécier la valeur, habite un village de l'Ogo-Wai et paraît rarement à Aroumbé. Tous deux appartiennent à des familles sacerdotales; pour ne pas déroger à sa noble origine, Yondogowiro s'est marié à une cousine du féticheur suprême, qui lui-même a épousé plus tard N'Gowa, fille de son nouveau cousin. Ces deux dames, alors présentes à Aroumbé, nous offrirent des types parfaits des coiffures adoptées dans le pays, et qui diffèrent assez de celles des Gabonaises pour que j'aie tâché de les reproduire par le crayon (voy. p. 319).

De la case où nous reçut le roi, nous jouissions d'un spectacle assez curieux. Un bouquet de bananiers plantés au milieu du village a été adopté par un petit oiseau qui y a élu domicile, et y fait son nid aux dépens de la plante elle-même. On sait que la feuille du bananier est une longue arête bordée de chaque côté de fibres nombreuses dont la juxtaposition constitue la partie plane, le limbe de la feuille. C'est une immense plume dont les barbes sont agglutinées. L'oiseau isole ces fibres une à une sans les détacher de l'arête, puis il les tresse et les feutre. Chaque feuille ainsi déchiquetée fournit les matériaux d'une dizaine de nids qui restent suspendus à la nervure médiane. Rien de plus gracieux que cette république ailée qui semble prendre à cœur de payer par une gaieté bruyante l'hospitalité du village.

Accompagnés de Yondogowiro et de la reine Aguille, nous allâmes dans l'après-midi voir les îles Sacrées; et, je me hâte de le dire, malgré de sinistres prédictions, ce fut une promenade aussi agréable que peut l'être une course en pirogue sous l'équateur par une température de 39° 5 dixièmes (ciel couvert).

Qu'on se figure deux îlots, ou plutôt deux énormes bouquets de verdure, se mirant dans une eau d'une limpidité parfaite et littéralement couverts d'une nuée d'oiseaux de toute forme et de toutes couleurs, qui se livraient à leurs ébats dans la plus profonde sécurité.

— De grands ibis à masque rouge, perchés sur des pointes de rochers, nous regardaient passer à quelques mètres d'eux, et se dressant de toute la hauteur de leurs longues pattes, agitaient leurs ailes roses bordées d'un beau liseré noir. Au-dessus de nos têtes une sorte de vautour d'un blanc jaunâtre, de grands oiseaux noirs de haut vol, des martins-pêcheurs, s'agitaient dans l'air. Plus calmes de leur nature, une foule de pélicans ont établi leur domicile sur quelques grands arbres qui payent cher l'honneur de les loger; dépouillés de leurs feuilles, brûlés par le guano dont ils sont couverts, ils ne verdissent plus; ce ne sont que d'énormes perchoirs d'où les pélicans regardent passer l'eau, la tête à moitié cachée dans la plume et le jabot pendant sur la poitrine.

Il n'est guère probable que ces Iles Sacrées doivent à de si paisibles habitants leur sombre réputation. Avec eux, en eux peut-être, habitent donc des génies mystérieux. Notre guide gallois était resté prudemment à Aroumbé. Nos laplots eux-mêmes, malgré leur titre de mahométans dont ils étaient si fiers, avaient cru devoir nous faire de sages observations. Mais Yondogowiro, le grand féticheur, était là pour conjurer la colère des génies.

Ce fut une chose singulière que de voir ce petit vieil-

lard, avec son habit de canonnier trop haut de col, trop court de manches, se lever dans sa pirogue, et tendre ses bras suppliants vers les pélicans, l'oiseau le mieux fait assurément pour recevoir avec la gravité qui convient ce religieux hommage. D'une main il agita la longue sonnette emblème de son autorité sacerdotale ; de l'autre il émietta dans le lac une galette de biscuit, puis il adressa aux génies cette invocation :

« Voilà les blancs qui viennent vous voir ; ne les ren-



Yondogowiro, roi des Iles Sacrées. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

dez pas malades. Ils vous apportent des cadeaux de biscuit et d'alougou, faites qu'ils ne meurent pas et qu'ils arrivent bien portants au Gabon. »

La prière était naïve et paraissait sincère ; mais elle ne fut exaucée que pour moi, et M. Serval, moins favorisé des dieux de cet Olympe, s'en revint avec la fièvre. Les cadeaux annoncés avaient été pourtant libéralement donnés. Après la distribution des miettes de

biscuit, Yondogowiro se remplit la bouche d'alougou (c'est ainsi qu'on nomme l'eau-de-vie de traite), et le jeta au vent par un mouvement d'aspersion dangereux pour ses voisins. Il ne fit pas d'ailleurs cette opération sans ingurgiter pour son propre compte une partie de l'offrande ; il prélevait la dîme. A plusieurs reprises la cérémonie fut renouvelée : prière, sacrifice et dégustation.

Assise devant son royal époux, Aguelle fumait sa pipe.

Nous n'insistâmes pas pour descendre dans ces petites îles, privilège qui n'appartient qu'aux grands féticheurs; après en avoir fait le tour, nous allâmes à l'entrée d'un lac qui fait communiquer le fond Jonanga avec un lac plus petit, l'Éliva Wizanga.

C'est près l'entrée de ce canal qu'ont lieu les apparitions dont on nous avait tant parlé. Nous ne nous attendions pas à en jouir: elles n'ont lieu que dans la saison des pluies. Mais nous espérons que l'inspection des lieux pourrait peut-être nous donner la clef de ce phénomène, à la réalité duquel il nous fallait bien

ajouter quelque foi, puisque tant de gens nous en avaient parlé sans se tromper sur l'époque, ni sur le lieu, sans varier dans les détails.

Voici en quoi il consiste. Pendant la saison des pluies, si l'on se place peu de temps après le lever du soleil devant l'entrée du canal, les yeux tournés vers l'ouest, on voit dans les nuages des formes blanches dans lesquelles les gens du pays qui ont été jusqu'à la mer prétendent reconnaître les navires qui passent au cap Lopez. Ils affirment les voir manœuvrer, serrer les voiles, tirer le canon, puis tout à coup disparaître. Sans admettre tous ces détails, ne peut-on pas pourtant supposer que le fait a un fond de vérité, et qu'il se passe là, malgré la



Les îles Sacrées du lac Jonanga. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Grillon du Bellay.

distance, quelque puissant effet de mirage! Pour l'expliquer, il faudrait admettre qu'au moment de l'apparition les couches d'air en contact avec le sol sont plus froides et par conséquent plus denses que les couches supérieures, ce qui doit arriver en effet le matin, quand la terre est détrempée par les pluies torrentielles qui tombent pendant les nuits d'hivernage. Dans ces conditions, les rayons partis d'un navire et destinés à se perdre dans l'espace seraient abaissés successivement par la réfraction, décriraient une courbe embrassant dans sa concavité les terres élevées qui séparent le lac de la mer, et aboutiraient en définitive à l'œil de l'observateur. Celui-ci verrait donc, sur le prolongement de ces

rayons déviés, des navires qui par leur position et leur éloignement échappent à sa vue normale. Quant à la courte durée de ces apparitions, elle n'aurait rien qui pût étonner; l'ardeur du soleil équatorial, brûlant dès son lever, chauffe promptement les couches d'air inférieures, rétablit l'équilibre de densité, et égalise les pouvoirs réfringents; alors les rayons déviés se redressent et la vision disparaît.

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse ou non d'un mirage véritable, il y a certainement là un phénomène physique qui a frappé les gens du pays d'un respect superstitieux, et qu'il serait intéressant de vérifier.

Après cette rapide et curieuse excursion, nous rame-

nâmes à Aroumbé notre grand féticheur et sa royale épouse.

Les hippopotames du Bango. — Le lac Anengué. — Une forêt de joncs. — Voyage à l'Ogo-wai par terre. — Région inconnue. — Conclusion.

Notre visite au lac Jonanga terminée, nous primes congé des habitants de N'Dembo, non sans quelques palabres, et nous nous abandonnâmes au cours de l'Ogo-Wai.

Le lendemain nous visitâmes rapidement un petit lac situé près du village d'Avanga-Wiri, le lac Niogé, joli bassin de 4 milles de largeur à peine, près duquel nous laissons définitivement les Gallois, pour retrouver les tribus qui se rattachent directement à la mer. Nous voyions reparître en même temps les joncs, rares d'abord, puis plus pressés, qui nous annonçaient mieux qu'aucune observation barométrique que les terrains s'abaissent et allaient bientôt tourner au marécage.

Nous apprîmes en route que les gens d'Aroumbé, avaient l'intention de nous rançonner à notre retour, et de faire un mauvais parti à notre pilote, auquel ils attribuaient le refus que nous avions fait d'aller les visiter à notre premier passage. Pour éviter une altercation avec ce village querelleur, nous passâmes devant lui pendant la nuit. Au lever du jour nous étions à 10 kilomètres de là, à l'entrée du Bandou ou Bango, la première grande branche qui se sépare de la rive gauche de l'Ogo-Wai pour se jeter à la mer, et forme par conséquent la limite méridionale de son delta.

Quelques heures après nous rentrâmes dans le village de notre ami N'Gowa Akaga, roi de Dambo. Cet excellent homme nous vit revenir avec une véritable joie : il savait quels sentiments hostiles mûrissaient quelques chefs contre le roi du cap Lopez, dont le traité r'cent avec nous commençait à être connu ; il n'ignorait pas non plus leur avidité pour les produits européens ; il n'était donc pas sans inquiétude sur notre compte.

Après nous être reposés quelques heures dans ce village hospitalier, nous reprîmes la route du *Pionnier*, qui revenu en deçà des bancs, nous attendait près du village de Niendo. N'gowa Akaga, qui nous avait accompagnés, reçut avec joie pour la location de sa pirogue des fusils, de la poudre, du sel, denrées toujours précieuses loin de la mer ; et pour ses femmes des étoffes et des perles à rendre jalouses toutes les odalisques de la rivière.

Dès le lendemain, nous repartîmes en baleinière pour visiter l'Anengué que M. du Chaillu avait récemment décrit en lui attribuant un rôle important dans l'avenir commercial du pays. Nous remontâmes l'Azin-Tongo, affluent de l'Ogo-Wai qui retourne vers l'est ; puis un canal plus étroit, le Gongoni, qui nous ramena au Bango. On nous avait dit que cette rivière avait plusieurs communications avec le lac. Nous n'eûmes en effet qu'à la traverser obliquement pour trouver la plus importante, la petite rivière de Guahiri.

Notre courte apparition dans le Bango troubla un

instant une troupe d'hippopotames qui prenait ses ébats auprès d'un banc de sable. Nous avions déjà nombre de fois rencontré ces énormes animaux dans l'Ogo-Wai dont les berges portent partout les traces de leurs pas, mais nous les avions toujours trouvés par couples isolés, ne montrant guère au-dessus de l'eau que le haut de la tête et la partie supérieure de leur énorme croupe, et disparaissant au moindre bruit. Une bulle envoyée au milieu du troupeau les fit plonger immédiatement ; mais nous avions à peine traversé le champ de leurs ébats, que tous avaient reparu. Malgré la mauvaise réputation qu'on leur a faite d'attaquer les embarcations qui s'aventurent ainsi au milieu d'eux, ils avaient eu la bonté d'attendre sous l'eau que nous nous fussions éloignés.

Arrivés de bonne heure dans le Guai-biri, nous tentons d'entrer immédiatement dans le lac. Mais nous avions à peine fait deux milles que le canal se rétrécissant tout à coup, nous nous trouvons dans une impasse boueuse et infecte entourée de joncs de tous côtés et sans issue apparente. Force nous est de retourner sur nos pas.

Le lendemain matin nous repartons avec une petite pirogue du pays, et rendus dans l'impasse, nous nous engageons dans un fossé sinueux, dont il nous eût été impossible de deviner l'existence, et où l'on ne peut pénétrer qu'en abattant les joncs énormes qui l'obstruent. Bientôt il se tarit et le terrain s'élève. Mais le cas est prévu ; de grosses traverses de bois posées à demeure raffermissent le sol, et notre pirogue transformée en traineau est vigoureusement eblévé sur cette sorte d'échelle. Pendant que nos noirs s'attellent à la pirogue, nous tâchons de les devancer en passant à travers les joncs, appuyés contre leurs tiges prismatiques solides comme de jeunes arbres, préservés contre l'envasement par le latic serré que leurs racines forment à fleur de boue, et abrités du soleil par les magnifiques ombelles globuleuses qui les couronnent à dix pieds de hauteur. Cette belle plante doit être proche parente du papyrus des anciens, qui a donné son nom au papier. Pressés les uns contre les autres le nombre de ces joncs est vraiment prodigieux.

Après trois heures d'une marche pénible, tantôt en pirogue, tantôt dehors, toujours dans la fange, nous trouvons enfin le lac Anengué. Ses abords ne sont pas trompeurs ; ce n'est en réalité que la partie la plus déclive d'un marécage immense ; peu profond, très-poissonneux, hanté par les crocodiles, et que nous avions attaqué probablement par son côté le plus fangeux. Des terres assez élevées l'entourent du côté du sud ; et entre ces mamelons la plaine mouvante que forment les panaches des joncs indique la continuation du marais. Les habitants des rares villages qui couronnent les hauteurs paraissent être depuis longtemps en relation avec les Européens établis à l'entrée de la rivière Ferdinand-Vax, et auxquels ils livrent des dents d'éléphant et surtout de l'huile de palme et du caoutchouc.

Après avoir consacré la journée à cette rapide excursion,

sion rendue plus fatigante encore par l'ardeur d'un soleil brûlant et par le calme complet de l'atmosphère, nous abandonnâmes sans regret ce triste marécage. Mon compagnon de route en rapportait un violent accès de fièvre et moi un peu de désenchantement. Je ne saurais en effet partager avec M. du Chaillu l'espérance de voir un jour cette plaine vaseuse se transformer en rizières, et des navires à vapeur parcourir des eaux qui doivent être effroyablement malsaines.

Cette courte exploration terminait notre voyage. Entrepris avant la baisse des eaux, il eût été plus fructueux; il n'a pourtant pas été sans résultats, et pose des jalons pour l'avenir.

Quelques mois après nous le complétâmes, M. Serral

et moi, en faisant la reconnaissance des routes qui partent d'un des affluents du Gabon, le Ramboé, et le mettent en communication directe avec le haut Ogo-Wai, à travers des forêts magnifiques où habitent plus de gorilles et d'éléphants que d'êtres humains. C'était une course de vingt-cinq lieues environ à faire par des sentiers difficiles, sur les bords desquels des abris établis en permanence indiquent une circulation habituelle. Nous avons pu constater en effet qu'il existe par cette voie des relations commerciales entre les deux fleuves, et il serait sans doute possible d'activer ce courant au profit de notre établissement du Gabon. Fatigué par une grave maladie que j'avais éprouvée peu de temps auparavant, je ne pus aller jusqu'à l'Ogo-Wai et fut re-



N'Gowa et Agouille, de la tribu des Gallots (voy. p. 315). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. Griffon du Bellay.

tenu par la fièvre dans un village bakalais. Mon compagnon l'atteignit à un point plus élevé que celui où nous étions arrivés en pirogue, à soixante-quinze lieues environ de la mer. Là le fleuve avait encore plus d'un kilomètre de largeur. C'est donc réellement un cours d'eau important. Mais d'où vient-il? C'est une question que résoudra l'avenir.

Si l'on jette les yeux sur une carte d'Afrique dressée d'après les découvertes les plus récentes, on voit qu'il existe dans la partie occidentale une région absolument inconnue qui s'étend depuis le septième parallèle au nord jusqu'au quatrième degré au sud de l'équateur. Sur cette vaste surface doit tomber pendant une partie

de l'année une immense quantité d'eau. De quel côté s'écoule-t-elle? Ce n'est pas au nord vers le lac Tchad, car on peut conclure des explorations de Barth et de Vogel que ce lac ne reçoit pas d'eaux venant d'une région inférieure au septième parallèle. C'est peut-être vers le sud par le Congo; mais c'est attribuer à ce fleuve et sans aucune preuve une bien grande étendue. Il me paraît donc plus probable qu'il y a là comme dans la partie orientale de cette même zone de grands lacs intérieurs. L'Ogo-Wai, seul grand fleuve de cette région, est-il leur canal de déversement? il est difficile de le savoir. En tous cas, son exploration complète serait intéressante au point de vue géographique, car elle don-

nerait accès vers une contrée absolument nouvelle. Et c'est même le seul point d'attaque de cette région qui a été garanti jusqu'à présent contre les tentatives des Européens moins par l'insalubrité de son climat que par les difficultés presque insurmontables qui résul-

tent de l'absence complète de routes, et surtout de moyens de transport.

Je terminerai cette notice sur le Gabon par une question : Que faire d'un pays qui n'a aucune production régulière ? Son commerce d'ébène, de bois de teinture et



Jeune Mâle de la Jonaga. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de M. Houzé de l'Annoit.

d'ivoire n'a pas une grande importance ; il ne peut en acquérir qu'en déterminant un épuisement plus rapide, puisqu'il détruit et ne répare pas. Essayer d'y introduire quelque culture industrielle, le coton, par exemple, c'est céder, je le crains, à une généreuse illusion ; le travail européen est impossible sous un pareil climat, et le travail indigène est nul. Peut-être cependant pour-

rait-on, malgré ces mauvaises conditions, tirer parti des ressources naturelles du pays, de ces belles plantes oléagineuses surtout. En encourageant la multiplication de ces arbres précieux, on obtiendrait des indigènes le seul effort qui paraisse compatible à leur nature, celui de récolter chaque année sans avoir cultivé.

GRIFFON DU BELLAY.